

Architecture ostentatoire

Les villes italiennes impressionnent par leur architecture, autant pour leur beauté en tant que telle, mais également par le fait que la Renaissance italienne a défini une partie importante des idées occidentales concernant l'esthétisme: quand on arrive à Rome, on a déjà l'impression de la connaître. Même sans le vouloir, nous sommes tous les héritiers de ce mouvement essentiellement baroque, qui a changé pour toujours l'apparence des villes européennes. Rome, Florence, Venise, Gènes et Naples, pour ne nommer que celles-ci, constituent de véritables trésors architecturaux. Au-delà de leurs qualités intrinsèques, la multiplicité de leurs palais et de leur faste doit être appréhendée en relation avec l'attitude des élites d'antan. Le désir d'impressionner en laissant ses traces architecturales sur l'environnement urbain doit beaucoup à la nature de l'organisation politique de l'époque.

Pour illustrer les rapports que les élites entretenaient entre-elles, plongeons-nous un instant dans le contexte de la pièce *Roméo et Juliette*, où deux familles patriciennes de Vérone sont engagées dans une lutte à mort pour le pouvoir. À la base de cette histoire se trouve un fait historique, le massacre de la ville d'Udine de 1511. Au-delà d'une simple révolte populaire, il s'agissait à proprement dire du tout dernier règlement de compte opposant deux factions rivales. À cette époque, en l'absence de structures législatives institutionnelles solides, prévalaient les éléments de la culture qu'aujourd'hui nous appelons «la tradition». Celle-ci s'orchestrerait néanmoins dans un ensemble de règles et de droits. Loin d'un chaos perpétuel, la lutte pour le pouvoir s'organisait autour de factions, de clans et de familles formant des coalitions plus ou moins stables en fonction des intérêts du moment (et n'oublions pas que ces villes mercantiles étaient, pour l'époque, très riches et donc les enjeux étaient assez importants). Ces factions définissaient toute une série de réseaux de clientélisme, allant des plus puissants personnages aux paysans les plus indigents. C'est ce type de coalition qui formait les deux factions opposées dans la célèbre pièce de Shakespeare.

Chacune de ces coalitions est formée de clans (pour dire la vérité, il s'agit de réseaux de parentèle plus ou moins ressemblant les «clans cognatiques» ou bilatéraux et pas les clans patri- ou matrilinéaires) et de familles de différents rangs sociaux. Ces coalitions traversent ainsi «verticalement» l'ensemble des hiérarchies sociales de la population parce qu'elles ont une dimension temporelle: en partie définies par des lignages qui perdurent dans le temps, elles lient le passé et le futur dans une tentative de s'assurer le contrôle de certaines ressources clés. Ces factions ont aussi une base territoriale, telle un quartier comme c'est le cas à Sienne, aujourd'hui connue pour le concours hippique annuel qui met un quartier contre l'autre.

Chaque faction a normalement à sa tête un individu ou une famille connue qui mobilise la suite des personnes qui les soutiennent. Dans ce jeu complexe d'alliances, rien n'est figé. Au sein même des factions, les scissions sont possibles et fréquentes. À tous les niveaux, certaines familles peuvent être tentées de prendre la place d'une autre. Ainsi, pour les individus à la tête des différentes coalitions, il faut sans cesse réaffirmer leur prééminence afin de conserver d'une part leur position, et d'autre part, leurs alliés. Bref, ces réseaux dépendent sur la gestion habile de l'apparence du pouvoir: plus on semble fort, plus on attire de nouveaux partisans et rassure les fidèles; plus le réseau semble faible ou pauvre, plus leurs composants sont aptes à transférer leur loyauté à un group plus fort qui peut mieux garantir leur sécurité.

C'est à l'intérieur de telles dynamiques sociales que furent érigés de nombreux palais italiens de l'époque. En effet, l'importance économique et politique d'une famille passait obligatoirement par l'édification d'un palais somptueux. Les palais reflétaient et concrétisaient leur importance. Les dépenses ostentatoires étaient le meilleur moyen d'affirmer sa puissance à ses alliées comme à ses rivaux. Si on dit aujourd'hui qu'il faut dépenser de l'argent pour en gagner, à l'époque on aurait pu dire qu'il faut ériger une présence en pierre pour survivre.



Palazzo Borghese, Rome

L'objectif de l'investissement consistait à exposer sa grandeur par une consommation fastueuse. Celles-ci passaient par l'architecture, mais également par une série d'éléments dont les principaux étaient les vêtements, les voitures, les attelages, l'organisation de fêtes, et la construction de monuments funéraires et autres. Bien plus qu'une simple vanité de la part de chacun, il s'agissait de véritables obligations, car non seulement on risquait de perdre son statut au sein de l'élite, on risquait également le statut, le gagne-pain et même la vie de ses partisans. Les différentes familles clés se voyaient engagées dans des luttes dont la victoire ou la survie dépendait de leur capacité à surpasser leurs rivaux en dépenses ostentatoires.

À Rome, la situation était quelque peu différente en raison de la présence et de l'omnipotence du Saint-Siège. Cependant, la réalité des élites demeurait régie par les mêmes principes de prestige et d'alliance. Si Rome est une ville aussi splendide, c'est justement dû à la structure et à la composition de son élite, qui était largement composée de personnes dont les intérêts politiques tournaient autour du Vatican. Or, les papes étaient aussi des rois de Rome, mais à différence des autres cours européennes, il n'existait pas un principe dynastique qui en assurait la succession et donc la stabilité, car les papes en principe n'avaient pas de fils. Chaque famille dominante devait donc s'affirmer le plus rapidement possible, avant la mort de «leur» pape (si elle avait réussi à le placer sur le trône de St-Pierre) et l'accession possible d'un représentant d'une autre famille. Donc, les nobles membres de la famille papale savaient qu'ils devaient s'enrichir et s'établir le plus rapidement possible, et on consolidait son statut en construisant un palais dont la grandeur et la façade proclamaient (et cachaient) la qualité arriviste du propriétaire, qu'il s'agisse d'un neveu, cousin ou même enfant (illégitime, mais officieusement reconnu) d'un pape ou d'un cardinal.



Palazzo Corsini, Florence.

Pour les familles montantes, une consommation dispendieuse et voyante était indispensable à toute revendication de statut social élevé, surtout pour affronter les accusations souvent vraies qu'elles étaient des arrivistes (et elles l'étaient, bien sûr, car tout le monde l'était à Rome). Le haut statut passait d'abord par l'édification d'un palais. Pour les familles déjà en place, il s'agissait de se positionner par rapport aux autres. Par exemple, démontrer sa suprématie en faisant édifier un palais plus majestueux juste à côté de celui d'une famille rivale. Pour d'autres, il s'agissait simplement de tenter l'impossible afin de suivre. Rester dans la course contre des adversaires tels que les Medici (Venise), les Spinola (Gène), ou les Caraffa (Naples) s'avérait une entreprise coûteuse. Rien n'était acquis et il fallait toujours être prêt à réaffirmer son importance pour détourner les doutes.

La fontaine *delle Tartarughe* située sur la piazza Mattei à Rome illustre ce genre d'action. La légende raconte qu'elle fut construite en une seule nuit pour le Duc Mattei propriétaire du palais adjacent. Ce dernier avait perdu tout son argent et par conséquent sa fiancée. Par un geste d'éclat, le Duc voulait démontrer au père de cette dernière qu'il était toujours en mesure d'accomplir de grandes choses et qu'il méritait toujours la main (et la dot) de sa fiancée et le respect du futur beau-père. Bref, il voulait démontrer qu'il était toujours un allié intéressant, car le prestige d'une famille dominante se mesure également à la qualité de ses alliés.



Fontana delle Tartarughe, Rome

Évidemment, la construction de palais concernait essentiellement les familles les plus puissantes, celles au sommet de la hiérarchie sociale possédant les moyens d'ériger telles constructions (et capables de mobiliser l'appui politique nécessaire pour «défricher» une place dans le labyrinthe de constructions romaines). Cette attitude se retrouvait à tous les échelons de la société. Si les familles les plus puissantes étaient établies dans les capitales telles que Florence, Rome et Naples, chaque revendication de prestige, et ce, à tous les échelons de la société, devait s'accompagner de gestes ostentatoires. Ainsi, dans les petits villages de province également les luttes pour le pouvoir politique s'affirmaient par la construction de demeures somptueuses de la part des familles les plus importantes. La première chose que faisait les émigrés enrichis de retour dans leur village était de se faire construire des demeures somptueuses aux côtés des celles des élites locales, près du centre.

Si cet exposé concerne jusqu'ici essentiellement l'architecture, la démonstration s'applique également à de nombreuses autres dimensions de la culture. Nous mentionnons qu'elle concernait entre autres les habillements et les carrosses. En fait, tout ceci fait partie d'un ensemble d'attitudes et de comportements publics encore très important de nos jours en Italie. Bien souvent, à l'étranger, les Italiens sont reconnus pour leur style éclatant, pour ne pas dire exubérant. C'est normalement d'un excès porté à sa présentation dont il s'agit. Ceci s'applique davantage aux classes populaires, ou nouvellement enrichies, la sobriété faisant partie du bon goût de l'ancienne aristocratie et de la vieille bourgeoisie. Mais même si ces élites demeurent moins clinquantes, elles restent tout autant sinon plus préoccupées par le même souci d'apparence. En effet, chaque individu, quel que soit son statut social, porte beaucoup de soin à sa présentation. Ceci, justement afin de projeter une image de soi hors de tout doute. Bien plus qu'une simple coquetterie, l'importance de l'habillement en Europe et particulièrement en Italie renvoie justement à l'existence de ces anciennes hiérarchies sociales bien plus complexes et ritualisées que celles existant en Amérique de Nord. En s'habillant «comme il faut», les gens projettent un message de pouvoir et d'aisance et revendiquent un statut de personne «assise». Normalement tout le monde reconnaît les éléments du code et agit en conséquence, si bien sur celui-ci est-il maîtrisé. À partir du moment où la position sociale d'un individu détermine sa capacité à contrôler certaines ressources matérielles et symboliques – ce qui est plus le cas en un pays vieux comme l'Italie, comparé à un pays jeune comme le Canada – l'importance de savoir se présenter en public prend alors une dimension bien plus large que le simple amour-propre. Dans ces conditions, on peut mieux comprendre l'attitude de certains individus nouvellement enrichis à construire des palais de style rococo à l'époque des grandes familles pontificales, ou encore de s'habiller de style clinquant aujourd'hui.

Ne perdons pas de vue comment la Renaissance italienne inspira toute l'Europe, et le poids actuel de l'Italie dans la définition des tendances modes à l'échelle mondiale. En fait, la grande contribution des Italiens n'était pas nécessairement de définir des modèles esthétiques souvent imités, mais de fournir aux individus l'outillage culturel et rhétorique pour mieux encadrer l'individu comme protagoniste de la vie sociale et politique devant une tendance de l'État d'écraser l'individu. Avec la présentation du Soi «paon» dont les Italiens étaient les pionniers, le Moi devient moins victime des forces de l'histoire et de l'État. Un enrichissement de «l'outillage» qui définit avec plus de précision l'individu comme *personne sociale* (et non uniquement comme «personne») augmente l'autonomie individuelle. Si Descartes doit répondre à la question fâcheuse du rôle oppressif de «l'histoire» (lire, «l'État») en proposant «cogito, ergo sum», les Italiens, eux, ne sentent pas le besoin de la philosophie, car, «*mi vesto, insomma ...*».